

## Avant-propos

### L'Espagne vide ou l'ailleurs proche

XAVIER ESCUDERO  
(*Université Littoral Côte d'Opale*)

L'une des tendances critiques et littéraires de l'Espagne actuelle s'oriente vers le « vide » c'est-à-dire, non pas le vide politique laissé par la crise majeure de 2008 – ainsi que le constate, par exemple, José Luis Pardo dans *Estudios del malestar. Políticas de la autenticidad en las sociedades contemporáneas* (Premio Anagrama de Ensayo 2016) – mais celui d'une Espagne qui redécouvre son territoire, sa terre, ses profondeurs, ses zones « vides », touchées par l'exode rural dès les années 60 ainsi que l'analyse le journaliste et écrivain Sergio del Molino dans *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue* (Premio Libro del año 2016. Gremio de Libreros de Madrid), un essai salué par la critique<sup>1</sup> et terreau du sujet du numéro 11 d'*HispanismeS* qui nous occupe. Selon Sergio del Molino, cette Espagne qui est celle de l'arrière-pays, pour reprendre le titre de l'essai de 1971 d'Yves Bonnefoy, correspond aussi à une littérature dite néo-rurale ou post-apocalyptique qui redonne une voix/voie aux personnes, aux langues, aux villages et aux paysages oubliés, supports de la mémoire individuelle ou collective. Il s'agit d'une Espagne éloignée des centres du pouvoir et de son double, l'Espagne urbaine :

Hay dos Españas, pero no son las de Machado. Hay una España urbana y europea, indistinguible en todos sus rasgos de cualquier sociedad urbana europea, y una España interior y despoblada, que he llamado España vacía. La comunicación entre ambas ha sido y es difícil. A menudo, parecen países extranjeros el uno del otro. Y, sin embargo, la España urbana no se entiende sin la vacía<sup>2</sup>.

Sergio del Molino identifie en effet l'une des caractéristiques de sa génération (née dans les années 70-80) à un retour à ce paysage oublié, à cette Espagne profonde, en tant qu'antidote à une sur ou hyper-modernité épuisante car vertigineuse. Ce retour au paysage rejoint la question de la mémoire et de l'identité comme l'exposait Julio Llamazares dans le très beau

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons aux articles de Julio Llamazares : [http://cultura.elpais.com/cultura/2017/03/10/babelia/1489139394\\_474583.html](http://cultura.elpais.com/cultura/2017/03/10/babelia/1489139394_474583.html) («[este ensayo] constituye posiblemente el libro más importante, siquiera sea por necesario, que se ha publicado desde hace tiempo en este país: Sergio del Molino y *La España vacía*») et d'Antonio Muñoz Molina : [http://cultura.elpais.com/cultura/2016/04/19/babelia/1461071676\\_157409.html](http://cultura.elpais.com/cultura/2016/04/19/babelia/1461071676_157409.html) («Todavía tengo mucho que aprender de este libro»).

<sup>2</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, Madrid, Ediciones Turner, 2016, p. 16.

texte liminaire « Paisaje y memoria » de *El río del olvido* (1990). Se situant sur une ligne de partage imaginaire entre l'ancienne et l'actuelle (mais déjà passée<sup>3</sup>) fin de siècle, amant des paysages qui font les souvenirs – « creemos que la conexión con el paisaje es íntima y autobiográfica. Mirar en los rincones de la España vacía de los que procedemos es mirar dentro de nosotros mismos »<sup>4</sup> –, Sergio del Molino avoue faire partie d'une catégorie de « jeunes-vieux » (« viejóvenes ») dans laquelle il s'inclut – il est né en 1979 à Madrid –, tout à fait identifiée à la postmodernité liquide, à la globalisation, à une époque de l'entre-deux révélatrice d'une mutation :

Somos viejóvenes. No tenemos edad ni vivimos en ningún sitio. Salto a la primera persona del plural porque no puedo seguir escribiendo sin incluirme en esa sensibilidad. El asombro por el vacío del país, que sigue vaciándose, con miles de pueblos que desaparecerán en pocas décadas, es sólo la mitad del misterio. La otra parte es la conciencia de que procedemos de allí, de un lugar que no existe o que está a punto de dejar de existir<sup>5</sup>.

Le retour aux sources, au village natal des grands-parents dans le cas de jeunes auteurs – citons encore *Quién te cerrará los ojos. Historias de arraigo y soledad en la España rural*<sup>6</sup> de Virginia Mendoza Benavente, se définissant comme une journaliste-anthropologue –, constitue donc un appel vers l'ailleurs du passé, un « domaine d'expérience<sup>7</sup> » permettant la récupération de repères, de valeurs en une sorte de quête initiatique dans le pays merveilleux et délaissé, vidé de ses habitants, qui est le leur, agonisant dans le lointain des routes secondaires, à l'écart des routes nationales ou des autoroutes. Retrouver l'Espagne vide, l'habiter, la parcourir c'est comme habiter le rêve d'une Espagne authentique, du moins, éloignée du temps, de l'activité, c'est revenir à « un temps fort » du mythe (Mircea Eliade), ce temps et cet espace

---

<sup>3</sup> José Luis Pardo, reprenant la théorie de Marc Augé, rappelle justement cette accélération de l'obsolescence qui atteint les périodes historiques : « Marc Augé suele decir que cada vez se reduce más el lapso de tiempo que ha de pasar para que una determinada experiencia se convierta en Historia, que cada vez las décadas que vamos viviendo adquieren con mayor rapidez la condición de pasado comercializado por la industria de la comunicación (“los 60”, “los 70”, “los 80”, “los 90”...). Por lo tanto, a pesar de su vocabulario, lo que Augé describe no es la transformación de la experiencia en historia, sino su transformación en espectáculo mediático, que es la forma contemporánea privilegiada de la ficción », *op. cit.*, p. 124. José Luis Pardo est également l'auteur de *Esto no es música. Introducción al malestar en la cultura de masas* (Barcelona, Galaxia Gutenberg, [2007] 2016) sur la culture pop.

<sup>4</sup> « Antonio Machado, el paseante solitario, no es un guía, sino un compañero de caminata. Nos reconocemos en su actitud porque nosotros también creemos que la conexión con el paisaje es íntima y autobiográfica. Mirar en los rincones de la España vacía de los que procedemos es mirar dentro de nosotros mismos. Nuestros paseos, como los de Machado, son ensimismados », Sergio del MOLINO, *op. cit.*, p. 239. Sergio del Molino anime aussi son propre site internet : <https://sergiodelmolino.com/>

<sup>5</sup> Sergio DEL MOLINO, *op. cit.*, p. 238.

<sup>6</sup> Publié aux éditions K.O. en 2017.

<sup>7</sup> Jean-Marc MOURA, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, P.U.F., 1998, p. 1.

où « quelque-chose de *nouveau*, de *fort*, de *significatif* s'est pleinement manifesté<sup>8</sup> », c'est, enfin, comme dans le cas de Virginia Mendoza Benavente, revenir au village de sa grand-mère pour reconquérir par les mots un ailleurs oublié. L'Espagne vide c'est l'autre côté de la route principale, c'est l'autre vue sur le pays, c'est retrouver « le temps, l'humble temps du vécu d'ici, parmi les illusions de là-bas, cette ombre d'intemporel<sup>9</sup> ».

Si la vie est ailleurs, pour reprendre le titre du roman de Milan Kundera de 1998, l'ailleurs est associé à une géographie réelle ou imaginaire, le plus souvent lointaine s'opposant à un ici familier et circonscrit dans un espace limité par des frontières définies. Mais lorsque l'ailleurs se déplace sur le proche, alors peut-être que le concept actuel d'« Espagne vide » prend toute sa place. L'Espagne intégrée à un système mondial de plus en plus « liquide » qui dilue les repères culturels dans un ailleurs à portée de main ou de souris voit ainsi se développer depuis quelques années un mouvement non de repli ou de rejet mais de découverte de son territoire intérieur, de son paysage délocalisé car éloigné des centres de pouvoir. L'Espagne vide, l'Espagne dépeuplée, désertique, théâtre de la cruauté ou de la bonté est à la fois une utopie – voire une dystopie – et une réalité proches et cependant inconnues, familières et pourtant étrangères. Il ne s'agit pas ici d'anciennes ou de lointaines cultures ou civilisations, lieux de l'émerveillement et de l'étonnement, du contraste et de la comparaison interculturelle, mais plutôt, d'un regard vers l'Espagne intérieure que soutenait déjà la Génération de 98, celle d'Azorín ou de Miguel de Unamuno et à laquelle renvoie Sergio del Molino en une volonté d'unir dans leurs différences les fins de siècle espagnoles particulièrement marquées par la crise (celle de 1898 et celle de 2008). L'auteur s'assigne un rôle d'aventurier-explorateur anthropologue accompagné de lectures, de modèles littéraires conditionnant ainsi sa façon de dire et de décrire l'ailleurs dans la littérature et la culture espagnoles contemporaines. L'Espagne vide serait-elle, plus simplement, la volonté de reconquête d'une utopie culturelle de l'authentique, du vécu, de l'arrière-pays oublié, un retour à une écriture de la ruralité ? Mais, comment la prose contemporaine espagnole se fait-elle l'écho d'une telle problématique ? Ce retour à un territoire reculé, ignoré, oublié, en rapport avec le passé, serait-il une façon de définir un ailleurs proche dans un monde globalisé ? Ne voyons-nous pas surgir un discours romanesque renouvelé sur le retour aux sources, au village, à la maison de famille comme catalyseur de sens, participant, ainsi, à l'« identité » de l'Espagne actuelle ? Sergio del Molino et les écrivains du vide espagnol (dont on peut encore citer Santiago Lorenzo publiant en

---

<sup>8</sup> Yves BONNEFOY, « Mythe. Approche d'une définition », in *Dictionnaire des mythologies*, Paris, Flammarion, 1981, Tome 2, p. 140.

<sup>9</sup> Yves BONNEFOY, *L'Arrière-pays*, Paris, Éditions Gallimard, 2003, p. 174.

octobre 2018, *Los asquerosos*<sup>10</sup>) font émerger une forme de conscience profonde de résistance presque micro-politique locale face à « cette configuration globale du monde »<sup>11</sup>, selon les mots de Nicole Lapierre dans *Pensons ailleurs*, lorsqu'elle évoque les théoriciens des études subalternes et postcoloniales. Cette Espagne vide, carte réelle ou imaginaire, territoire littéraire, qu'à l'autre début du XX<sup>e</sup> siècle, les peintres Darío de Regoyos ou José Gutiérrez Solana avaient pu la qualifier d'Espagne « noire », nous rappelle que le centre n'est pas hégémonique et qu'il se déplace sans cesse dans notre réalité toujours plus liquide : l'Espagne vide invite à revenir habiter un « ailleurs proche » que les écrivains espagnols du réalisme social étaient également venus visiter.

Les contributions réunies dans le numéro 11 d'*HispanismeS* approfondissent, éclairent, nuancent et resituent ce que l'on peut comprendre par cette « Espagne vide », un concept plein de sens étudié par Sergio del Molino. Les différents contributeurs s'intéressent ainsi aux aspects variés et aux modes d'expression pluriels de cette Espagne vide, de façon privilégiée dans le roman, mais aussi dans le roman graphique, les chroniques, les récits (ou carnets) de voyage, l'autobiographie ou encore les mémoires (l'autobiographie politique). Des créations, des œuvres, des écritures en tension dialogique avec l'histoire récente, la famille, le territoire, le paysage, le langage et la signification globale d'une Espagne habitée de crises laquelle, dans la perspective d'un dialogue inter-siècles, tend également un pont entre celle de 2008, en quête d'un sens intérieur, d'un besoin de retour au village, et celle de 1898 et à leurs auteurs (Pío Baroja, José Martínez Ruiz « Azorín », Miguel de Unamuno, Antonio Machado), partis eux-aussi sur les chemins de l'Espagne profonde, « intrahistorique ». Les écrivains marqués ou orientés dans leurs œuvres par cette « Espagne vide » auxquels se sont intéressés avec précision les contributeurs dans ce numéro monographique sont María de la O Lejárraga García, Miguel Delibes, Francisco Marcos Herrero, Luis Landero, Gustavo Martín Garzo, Moisés Pascual Pozas, Julio Llamazares, José Antonio Abellá, Carlos Salem, Manuel Vilas, Ángel Valecillo, Ángel Gracia, Pilar Adón, Jesús Carrasco, Manuel Darriba, Lara Moreno, Iván Repila, Javi Rey, Jenn Díaz.

Je tiens, pour finir, à remercier chaleureusement et sincèrement chacune et chacun des douze contributrices et contributeurs à ce numéro monographique consacré à l' « Espagne vide » ainsi que Philippe Rabaté et les collègues ayant expertisé les textes.

---

<sup>10</sup> Je remercie Philippe Rabaté de m'avoir informé de la parution de ce roman.

<sup>11</sup> Nicole LAPIERRE, *Pensons ailleurs*, Paris, Gallimard, 2004, p. 229.